est engagé et demande que nous réussissions à tout prix. Aussi attendons-nous de ceux des nôtres qui y sont employés, Pères et Frères convers, le plus parfait dévouement, l'esprit de discipline, le zèle patient, la prudence, le tact et la subordination la plus religieuse. »

Ce qui précède est extrait de l'Acte de visite que le R. P. Soullier a écrit pour le Vicariat de Saint-Albert. Voici maintenant quelques nouvelles sur les commencements de l'école industrielle fondée par le P. Lacombe. Nous les trouvons dans le journal *le Manitoba.*

High-River, Alberta, 2 décembre 1884.

Sans doute que vos lecteurs seront bien heureux d'apprendre que l'école industrielle de Saint-Joseph, en ce district d'Alberta, est ouverte depuis le commencement du mois de novembre. Treize jeunes garçons de la tribu des Pieds-Noirs sont les premières recrues de notre nouvel établissement. Nous attendons bientôt ceux qui doivent venir des autres réserves du côté du Fort Mac-Leod.

Vous savez déjà que cette école ainsi que celle de Qu'Appelle ont été bâties et approvisionnées par le gouvernement, qui, par cela, veut offrir un autre moyen de régénération et de civilisation à ces sauvages, menacés d'être éteints par la démoralisation et les vices qu'ils copient dans les blancs bien plus facilement que la civilisation et les bonnes mœurs.

Notre établissement, qui a le nom officiel de *Saint-Joseph's Industrial School,* est placé dans une magnifique vallée à l'embouchure de la rivière Grand-Bois dans celle des Arcs, à 22 milles à l'est de Calgary ; nous sommes à peu près au centre du pays qui contient les tribus qui ont droit à cette école. Ce sont les Pieds-Noirs proprement dits, à 40 milles à l'est ; les Gens du Sang et les Piéganes, à 120 milles au sud-ouest, aux environs de Mac-Leod ; et la petite bande des Sarcis qui ont leur réserve à 8 milles de Calgary.

Le gouvernement, avec sa bienveillance ordinaire envers les sauvages du Nord-Ouest, n'a rien épargné pour faire de cette école industrielle une place agréable, commode et ayant tout le confort de semblables institutions dans les pays civilisés.

Depuis le mois d'octobre, les officiers, c'est-à-dire le personnel enseignant, étaient arrivés, et chacun était occupé depuis à tout préparer pour la rentrée de nos premières recrues. Il va sans dire que, malgré la bonne volonté du département et le dévouement des instituteurs, nous avons eu dejà bien du trouble et des contradictions, soit de la part des enfants, soit de la part de leurs parents, qui sont venus à différentes reprises reprendre leurs enfants ou leur conseiller de désorter. Les élèves sont heureux et contents. Ils aiment leur position, mais ils n'ont pas assez d'énergie pour résister aux sollicitations de leurs faux amis, et nous, en présence de ces bandes de sauvages sans raison, que pouvons-nous faire, sinon laisser aller les enfants que nous avons déjà commencé à dégrossir? C'est très pénible et regrettable, après tous les sacrifices qui ont été faits.

Voici ce qui vient d'arriver. Je prends un exemple entre plusieurs. Deux jeunes guerriers se présentent ici, venant de la réserve des Pieds-Noirs. Ils se disent les frères de deux de nos élèves. Je les reçois bien. Ils sont contents. Je leur fais visiter tout l'établissement. Mais au moment du départ, ne pouvant satisfaire toutes leurs demandes, ils me menacent, étant armés, d'enlever les garçons. Je proteste et je ne puis me contenir tant je suis indigné. Mes paroles en calment un, mais l'autre emmène son frère en me menaçant, et malgré les pleurs de l'enfant, qui nous aimait déjà. Il est certain que nous serons exposés à de semblables misères pendant longtemps encore si nous ne sommes pas protégés de quelque façon. Je redoutais d'avance les commencements de cette école, et ce qui arrive aujourd'hui et ce qui arrivera demain n'est et ne sera que le résultat des contes et des histoires stupides qui ont été répandus par nos ennemis, dans toutes les réserves des sauvages, afin de les empêcher de nous donner leurs enfants.

Les Pieds-Noirs et leurs compatriotes de ce district sont des tribus très difficiles à contenter, croyant bien plus facilement toutes sortes d'absurdités que les choses qui ont du bon sens. Remplis d'orgueil et d'amour-propre, l'état d'assujettissement, de sujétion et de paupérisme auquel les a réduits leur contact avec les blancs, ne les a pas humiliés, mais, au contraire, les a rendus plus superbes, et même, si c'était possible, plus indépendants. Malgré les chemins de fer qui coupent leurs immenses prairies, malgré la disparition des fameux buffalos qui étaient leur richesse et l'émotion de toute leur vie, malgré le grand nombre de blancs qui s'emparent de la terre et y amènent par milliers le buffalo de la civilisation, le bœuf domestique, etc., malgré tous ces étranges changements qui font oublier déjà ce qui a été la gloire de ces guerriers et vaillants chasseurs du désert, nos sauvages ferment les yeux de leur intelligence et se croient encore les possesseurs du sol. A présent que les premières émotions des choses étonnantes que leur ont fait voir les blancs sont passées, ils y sont indifférents et verraient avec satisfaction disparaître tout cela pour retourner à l'ancienne façon.

Pauvres sauvages de ces grandes prairies, réduits aujourd'hui à quelques milliers ! vont-ils refuser cet autre moyen de régénération et de salut, en face de cet établissement, que, de concert, l'Eglise et l'Etat offrent à la jeune population indienne? Espérons que non, et que les prières des âmes dévouées à cette noble cause seront bientôt entendues du Grand Maître du ciel et de la terre.

Laissez-moi à présent vous donner la liste de notre personnel enseignant, en nous recommandant aux prières des amis qui s'intéressent à l'œuvre de l'école industrielle de Saint-Joseph : R. P. Lacombe, o. m. i., principal; le F. Little, assistant du principal ; le F. Leo, fermier instructeur.

Les RR. Sœurs de la Charité, au nombre de trois : Sœurs Guenette, Sainte-Geneviève et Thiffault, sont chargées comme matrones de la santé des élèves, de la surveillance de la cuisine et de l'éducation des filles quand nous en aurons.

Aujourd'hui, le deuxième jour de décembre, savez-vous

que nous avons un temps délicieux. Beau soleil comme à la fin d'août, presque pas de gelées, pas de neige, et nos vastes plaines presque aussi charmantes que dans les beaux mois de l'été, comme vous diriez par chez vous.

— Le R. P. Boisramé nous a communiqué une lettre du P. Legal, où se trouvent des détails tristement intéressants sur la mission des Pieds-Noirs :

Fort Mac-Leod, 12 janvier 1885.

Il faut l'avouer, ces pauvres Indiens se montrent bien indifférents à l'appel de la grâce. Les causes de cette indifférence sont multiples. La principale, sans doute, est la propagande protestante qui se multiplie chaque jour. Chaque secte veut être représentée sur des réserves sauvages qui ne comptent guère plus de deux mille Indiens. Que voulez-vous que comprennent de pauvres sauvages ignorants à tous ces *credos* divers? Comment démêler la vérité de l'erreur? Aussi le plus clair résultat de cette situation est qu'ils restent également indifférents à tous les appels et s'attachent avec plus de ténacité à leurs superstitions traditionnelles et aux pratiques plus ou moins ridicules de leur culte.

En tous cas, l'œuvre de Dieu et de l'évangélisation n'avance pas. Il faut le reconnaître aussi, tout nous manque pour lutter contre cette effrayante propagande protestante : les sujets et les ressources pécuniaires. Je suis seul pour deux réserves, alors que, pour ces mêmes réserves, il y a quatre ministres protestants et au moins trois écoles. Ils ont des maisons d'habitation et d'école assez bien bâties, tandis que je n'ai que deux misérables petites constructions plus mauvaises que les maisons de plusieurs de nos sauvages. Que voulez-vous faire sans ressources? Il ne faut pas compter sur les sauvages; ils se feront payer le plus cher possible le moindre petit